

apprécié par les historiens ; il a eu, comme toutes les institutions humaines, ses bons et ses mauvais côtés.

Après la mort de l'empereur Louis II, Charles le Chauve avait obtenu du Pape Jean VIII la couronne impériale qui ne devait pas reposer longtemps sur une tête aussi indigne de la porter. Le faible monarque mourut au pied du mont Cenis, après avoir essayé de défendre l'Italie contre les incursions des Sarrasins. Son fils Louis II, ainsi que Louis III et Carloman, qui passèrent successivement sur le trône, n'eurent ni la force ni le temps de réparer les désastres passés. Les seigneurs, voyant l'abaissement de la patrie, n'osèrent confier le pouvoir à Charles le Simple, jeune enfant incapable de régner, ils offrirent la couronne à l'empereur Charles le Gros qui réunit ainsi sous son sceptre tout l'empire de Charlemagne. Les espérances de la nation furent cruellement déçues. Charles le Gros parut avec une nombreuse armée sous les murs de Paris qui se défendait héroïquement contre les Normands ; mais, au lieu de lancer contre les envahisseurs ses troupes impatientes de combattre, le lâche monarque éloigna l'ennemi à prix d'argent. Cette conduite honteuse le déshonora aux yeux de ses sujets, il fut déposé à la diète de Tribur et, devenu l'objet du mépris public, il mourut peu de temps après, délaissé de tous.

La déposition de Charles le Gros fut le signal du démembrement définitif de l'empire fondé par Charlemagne. L'histoire assigne à la dislocation de ce vaste empire des causes nombreuses dont les principales sont évidemment : l'incapacité notoire des descendants du grand empereur et les différences profondes de mœurs et d'intérêts qui mettaient à l'union de ces peuples un obstacle presque insurmontable.

Charles le Simple, alors âgé de quatorze ans, monta sur le trône de France, bien qu'on lui eût suscité pour rival le comte Eudes, qui s'était brillamment distingué dans la défense de Paris contre les Normands. Simultanément élus, les deux rois conclurent un traité en vertu duquel ils se partagèrent le royaume. Eudes descendait de Robert le Fort ; l'on voit ainsi cette famille, qui fut la tige des rois de la troisième race, arriver une première fois jusqu'au trône dont elle devait finir par exclure les Carolingiens. A la mort d'Eudes, Charles le Simple resta seul en possession du pouvoir, mais, ne pouvant asseoir son autorité dans les provinces du nord, il songea, pour contre-balancer l'opposition constante des seigneurs, à se faire un appui de ces mêmes Normands qui avaient tant de fois porté le fer et la flamme dans le cœur de la France. Ces barbares, d'ailleurs, fatigués de la vie errante qu'ils menaient, semblaient décidés à se ranger sous les lois de la civilisation. Charles le Simple accueillit avec empressement les ouvertures de Rollon, leur principal chef, et lui céda à titre de

chef et sous la condition d'embrasser le christianisme, la riche province de Neustrie qui prit dès lors le nom de Normandie. Une révolte des seigneurs francs fit tomber le malheureux monarque entre les mains du comte de Vermandois, qui l'enferma par trahison dans la tour de Péronne.

Hugues le Grand, comte de Paris et duc de France, fit aussitôt élire Raoul, son beau-frère, que les provinces du midi refusèrent constamment de reconnaître. Après la mort de ce prince, Hugues eût pu prendre le titre de roi, mais, redoutant une formidable opposition, il préféra conserver la couronne aux descendants de Charles Martel, tout en se réservant la réalité du pouvoir. C'est ainsi que l'on vit successivement passer sur le trône Louis IV, Lothaire et enfin Louis V, dont les règnes sans gloire rappellèrent la plus triste période de la décadence mérovingienne. La race de Charlemagne était avilie ; la couronne devait appartenir désormais au plus puissant des seigneurs et, en 987, après la mort de Louis V, Hugues Capet, fils et successeur de Hugues le Grand, fut proclamé roi, à l'exclusion de Charles de Lorraine que l'on jugea indigne de régner. Tel fut l'avènement de la troisième dynastie des rois de France, celle de Capétiens.

Il existe une grande analogie entre les destinées des deux premières races. Après avoir jeté le plus vif éclat à leur origine, on les voit déchoir et s'éteindre graduellement par l'effet de causes à peu près semblables. Dans l'un et dans l'autre cas, la succession de la dynastie expirante est recueillie par une race nouvelle et valeureuse qui s'élève à côté du trône et en gravit insensiblement les degrés.

CHARLES DE LANAUDIÈRE—*Rhétorique.*

NOTRE JEUNESSE,

L'Espoir de la Patrie.

Depuis un demi-siècle, le Canada a marché à pas de géant, dans les voies du progrès ; à l'exemple de la grande république sa voisine, il a invité ses enfants à la conquête des sciences et des arts. Si avant cette époque, nous remarquons peu d'avancement dans ces branches, nous n'aurons pas raison de nous en étonner, car la littérature et les arts sont enfants de la civilisation, et on ne les rencontre que chez les peuples qui, après avoir travaillé suffisamment pour leurs besoins, peuvent se livrer aux choses de luxe et d'agrément. Avant d'être artistes, il faut que les hommes soient artisans ; c'est assez dire que dans les premiers temps du pays et dans les quelques années de troubles qui suivirent la conquête, nos pères durent être entièrement préoccupés des soins matériels et des choses né-